

## **La violence, parlons-en...**

La violence est indissociable de l'histoire de l'humanité. Violences individuelles ou violences collectives. Dresser la liste des violences de l'homme sur l'homme depuis l'aube de l'humanité serait une tâche pratiquement impossible. Aujourd'hui encore, nous vivons dans une société violente même si souvent, nous nous en cachons. Cette violence prend les formes les plus diverses. De la violence la plus aisément identifiable comme celle liée à la guerre et au meurtre à une violence plus cachée, plus souterraine comme celle qui se love dans nos rapports sociaux au travail, dans la plus infime vexation jusqu'à l'humiliation publique. Dans une société où l'individualisme est roi, l'homme est de plus en plus souvent pris dans un engrenage inconscient de violence. Et finalement cette violence-là devient banale et plus personne n'y fait attention car elle est devenue un élément constitutif de nos vies.

Et pour les personnes mentalement handicapées ? Sont-elles épargnées par ce phénomène de la violence ? Nous savons malheureusement qu'elles sont encore victimes de violence dans certaines institutions<sup>1</sup>. C'est un fait avéré et notre devoir en tant qu'association de parents est de tout mettre en œuvre pour faire cesser ces violences là où elles ont lieux. Mais ce n'est pas de cela dont il est question. Nous parlons de la violence que les personnes mentalement handicapées peuvent exercer envers leurs proches (parents, éducateurs...), envers eux-mêmes ou leur environnement matériel. Cette violence là existe aussi. Nous ne pouvons pas la cacher. Une approche statistique de la question est pratiquement impossible. Combien de personnes parmi la totalité des personnes mentalement handicapées ont un comportement violent ou agressif ? Il faudrait lancer une vaste enquête au niveau national pour s'approcher de la réponse. Tout ce que nous pouvons constater, c'est que cette violence prend une place de plus en plus importante dans tous les débats liés aux personnes mentalement handicapées<sup>2</sup>. C'est un sujet préoccupant et notre premier devoir est d'en parler.

## **La violence fait peur, la violence est un tabou**

La violence de leurs enfants est un sujet très souvent occulté par les parents<sup>3</sup>. On peut même dire qu'elle constitue un tabou. Dans une société comme la nôtre qui prône l'excellence, une société de la performance, du beau et de la jeunesse, il n'est pas toujours facile d'assumer pleinement le fait d'être le parent d'un enfant mentalement handicapé. Mais, si en plus, cet enfant est violent ou a des comportements agressifs, c'est comme un gouffre qui s'ouvre devant nous. Des sentiments comme la honte ou la culpabilité peuvent prendre le dessus. La violence, les comportements agressifs, s'ils ne sont pas totalement occultés, sont alors minimisés. Pour un enfant qui donne des coups de poing, on dira qu'il lui arrive de ne pas être content, que parfois il est un peu agité. Ce relatif déni de la violence ne doit pas être condamné mais compris. Car finalement, la violence nue, frontale, fait peur. Nous le voyons tous les jours avec le jeu pervers qu'entretiennent trop souvent les médias sur ce sujet. Et pourquoi cette violence fait-elle peur ? Parce que dans la majorité des cas, nous ne la comprenons pas. Elle nous apparaît comme quelque chose d'irrationnel, de surgi du néant. Et c'est vrai que très souvent, il est délicat de la décrypter, d'en comprendre la signification. Dire que la violence est liée à la méchanceté d'une personne n'est le plus souvent qu'une facilité et fait l'économie des véritables causes de son émergence.

<sup>1</sup> Même si les scandales liés à ce genre « d'affaires » sont de moins en moins nombreux.

<sup>2</sup> La matinée d'étude de l'assemblée des délégués d'insieme du 24 mai 2003 intitulée « *Autodétermination dans les institutions : une nouvelle source de violence ?* » en est un exemple.

<sup>3</sup> Précisons ici que quand j'emploie le terme d'enfant d'une manière générique. Il peut tout aussi bien s'agir d'adulte. Sachant que pour leurs parents, ils seront toujours leurs enfants.

La violence finalement crée un véritable vide autour d'elle. Il est difficile pour des parents dont l'enfant est susceptible d'être violent d'avoir une vie sociale normale. Car la famille, les proches ne sont pas toujours prêts à accepter cette violence même s'ils devraient être les premiers à soutenir ces parents en difficulté. Les parents et leurs enfants sont alors écartés. On les invite moins souvent aux réunions de famille ou aux repas entre amis. On parle d'eux à voix basse. On finit par les laisser seuls avec leurs problèmes. Et c'est uniquement quand leur enfant est placé en internat qu'ils peuvent reprendre une vie sociale « normale ». Et encore, ce n'est pas toujours le cas. Certains parents aussi, confrontés à cette violence, se placent de leur plein gré dans une situation d'isolement. Le regard des autres n'est pas facile à assumer. On préfère parfois le fuir.

Mais que faire pour sortir de cet isolement qui n'est jamais une solution, même si temporairement cela peut être un bien ? Il faut commencer par parler. Face à ce regard des autres, exprimer pourquoi une personne a donné des coups est une manière de dédramatiser. Pour exemple, les camps qu'organisent insieme-Genève au cours de l'été connaissent des situations de violence. Il arrive, lors de sortie à l'extérieur (musée, piscine, bains thermaux, ...), suivant les personnes accueillies, que des passants reçoivent des coups. Après s'être excusé, il convient de pouvoir expliquer la situation aux différentes personnes présentes sans dramatiser, ni prendre les choses à la légère. En respectant cette règle toute simple, on s'aperçoit alors que le regard des gens change vis-à-vis de cette violence. Il est même parfois possible de les sensibiliser à la problématique des personnes mentalement handicapées plus globalement. Pour pouvoir faire face à ce type de situation, les responsables des séjours de vacances ainsi que leurs moniteurs doivent évidemment recevoir un minimum de formation<sup>4</sup> (voir ci-après). Et les parents ? Pourquoi n'auraient-ils pas droits eux aussi à être formés pour faire face à la violence ?

### **Les causes de la violence**

Dans quelles situations, la violence émerge-t-elle chez les personnes mentalement handicapées ? Et pourquoi ? Chaque moment de violence est particulier et amène donc une réponse particulière. Néanmoins, il est possible de mettre en avant quelques pistes toutes simples pouvant expliquer cette violence. La personne peut se sentir incomprise. Elle peut être frustrée. Elle peut avoir une douleur. Elle peut se sentir opprimée. Etre en perte de repères, d'éléments stabilisateurs. Elle peut avoir un surplus d'émotion qu'elle n'est pas en mesure de gérer et qui se transforme donc en coups. Elle peut être elle-même la victime de violences (diffuses ou affirmées) et chercher à s'en défendre. Il y a aussi toutes ces situations où la violence malheureusement reste inexplicable.

La violence peut être liée au handicap ou à la personne elle-même, à son caractère, à son vécu ou aux deux. C'est par exemple le cas d'une personne autiste qui en cas de frustration va donner des coups mais le fera aussi plus facilement si elle sent que celui ou celle qui se trouve en face d'elle a peur.

Finalement, la violence doit être considérée comme un mode de communication. En parlant de ce point de départ, il est plus facile de la comprendre et de chercher des solutions pour que cette violence ne se reproduise plus ou du moins diminue. Là où il y a violence, c'est souvent qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

### **Violence et auto-détermination**

Lors de la matinée d'étude de l'assemblée des délégués insieme à Altstätten en mai dernier, il a longtemps été question des liens entre violence et autodétermination<sup>5</sup>. Car en effet, il semble que la

<sup>4</sup> Les responsables de séjour de vacances ont pu à deux reprises suivre une formation d'initiation aux méthodes APIC. Lire plus loin pour connaître la nature de ces dernières.

<sup>5</sup> Pour des compléments d'information sur l'autodétermination, lire le bulletin de mars 2001.

violence se soit accrue dans certaines institutions depuis que des procédures d'autodétermination ont été mises en place. Deux intervenants se sont succédés pour faire le point sur la question. Qu'est-ce qui en est ressorti ? Pour Olivier Baud des EPSE<sup>6</sup>, l'autodétermination est le meilleur moyen pour prévenir la violence. Mais dans ce cas, il faut que l'autodétermination ne soit pas un vain mot mais qu'elle soit appliquée concrètement en commençant par considérer la personne mentalement handicapée comme une personne à part entière capable d'exprimer des choix, ayant des droits et des devoirs. Si on dit à une personne qu'elle peut émettre des choix mais que dans la réalité, on n'écoute jamais ce qu'elle dit, il ne faut pas s'étonner si son unique manière de se faire entendre devient d'être violente. Pour qu'une véritable autodétermination soit possible, les habitudes de travail éducatif doivent changer. Ce n'est pas simple. C'est souvent tout une nouvelle dynamique à mettre en place. De plus, tout doit être adapté en fonction de chaque personne. C'est à ce prix seulement que la violence diminuera en institution. Mais pour les parents ? Que faire ?

#### Le partenariat avec les professionnels

Les parents sont le plus souvent démunis face à la violence et aux comportements agressifs de leurs enfants. Ils ne disposent pas des clefs pour y faire face si ce n'est celles qui leur viennent de leur éducation ou de leur vécu. On peut dire qu'ils n'ont pas été formés pour faire face à la violence. Le plus souvent, ils la subissent. Dans ce genre de situation, il est particulièrement important qu'ils puissent être soutenus par les professionnels, éducateurs, psychologues ou psychiatres des lieux de vie où résident leur enfant. Un véritable partenariat doit pouvoir s'établir entre familles et professionnels. L'approche sensible des parents est susceptible d'enrichir les connaissances des professionnels tandis que les professionnels doivent être en mesure de fournir aux parents des clefs, des outils pour réagir face à cette violence. Pour que ce partenariat puisse fonctionner trois conditions sont indispensables : 1. Les parents doivent pouvoir dépasser leur gêne, parfaitement compréhensible dans ce genre de situation, et exprimer clairement leurs difficultés aux professionnels. Nous ne rappellerons jamais assez que commencer par parler de cette violence est le préalable pour la dépasser. 2. Les professionnels doivent rester à l'écoute des demandes et des besoins des parents, ce qui n'est malheureusement pas toujours le cas au sein des institutions. Trop souvent les parents sont encore considérés comme "des ignorants" et l'on accorde pas toujours l'attention nécessaire à ce qu'ils peuvent exprimer. 3. Ces mêmes professionnels doivent avoir été formés pour faire face à ces problèmes de violence. Car les professionnels du milieu éducatifs sont certaines fois insuffisamment formés vis-à-vis de la violence et ils la vivent eux-mêmes difficilement et sont démunis face à elle.

Parents et professionnels doivent mettre en place des stratégies communes pour faire face à cette violence. Il n'y a pas de fatalité de la violence. Seulement, cela nécessite un travail considérable tant d'acceptation que de dépassement pour les parents, accompagnés dans leur démarche par des professionnels compétents, pour que leurs enfants et eux-mêmes vivent mieux et que la violence ne soit plus ce terrible repoussoir qui crée un vide autour d'eux.

#### Témoignages

Ce dossier ne serait rien sans des témoignages de parents directement confrontés à des problématiques de violence. Il est impératif que de telles expériences puissent être partagées pour sortir du déni et briser le tabou l'entourant. Il n'est pas question pour nous d'apposer un quelconque jugement à ces récits. Chaque situation est unique et touche au domaine de la vie privée.

<sup>6</sup> Lire bulletin juin 2003

Que les personnes qui ont accepté de répondre à nos questions soient remerciées pour leur accueil et leur gentillesse. Elles nous ont aidé à mieux appréhender dans toute sa complexité le phénomène de la violence.

#### Entretien avec Christelle N'Tangu

Christelle N'Tangu est une jeune femme âgée de 18 ans qui poursuit actuellement ses études. Elle est la sœur d'un pré-adolescent autiste de 12 ans prénommé Hauffer présentant un certain nombre de troubles du comportement. Elle nous a reçu à son domicile parental.

- *J'aimerais que vous commenciez par me parler de votre frère. Comment avez-vous découvert son handicap ? Quelles ont été les premières manifestations d'un comportement empreint de violence ?*
- Je n'arrive pas vraiment à dire quand je me suis aperçue qu'il était handicapé. J'ai vu assez vite que ce n'était pas un enfant normal, je me disais juste : « il est hyperactif mais avec le temps, cela va s'arranger ». C'est lors d'un séjour d'un mois à Belle-Idée pour des recherches et qu'ils ont dit qu'il était autiste que j'ai commencé à me rendre compte. Avant, je disais à mes copines : « Mon frère, il est un peu hyperactif, mais c'est tout. » Au niveau de la violence, Hauffer passe par des stades, on peut dire des périodes où il est calme, puis après, il y a comme quelque chose en lui qui explose et il devient très violent. Récemment, je l'ai trouvé très violent. Il n'arrêtait pas de taper. Petit, cette violence ne me dérangeait pas trop, c'était des petits coups. Même si ce qui m'a toujours fait peur, c'est au niveau des personnes âgées dans la rue ou des petits enfants. Quand elle a commencé à marcher, ma petite soeur en a bavé avec Hauffer, on ne pouvait pas la laisser seule avec lui. Pour moi, les coups de Hauffer, cela ne représentait rien. Mais pour elle, c'était déjà autre chose vu qu'elle était beaucoup plus petite. La violence a commencé par des « vas-y que je te pousse », puis il y a eu ensuite la période des claques et maintenant c'est les coups de poing, les coups de tête quand il est énervé. Je me dis qu'en plus vu que physiquement il se développe bien, d'ici cinq ans, il va commencer à me battre. S'il ne se calme pas d'ici là, je ne pense pas que j'arriverai à le suivre physiquement, il est fort, cela fait peur. Je ne l'imagine pas à vingt ans. En plus ce qui est difficile avec Hauffer, c'est qu'il est très lunatique. Par moment quand on fait des câlins, il peut être très gentil. Le câlin se passe bien. Puis il y a des moments où le câlin se transforme en coups. Et ça, je ne comprends pas. Ou alors il fait un gros câlin et dès qu'il s'en va « boum », le coup part.
- *Vous ne parvenez pas à discerner dans quelles situations précises il est amené à donner des coups ?*
- *Non, parce que quand je lui fait un câlin et qu'il est très tendre, je ne vois pas pourquoi quand je reproduis le même schéma, j'ai cette fois-là droit à un coup. Ces réactions sont souvent surprenantes. Avec le temps, maintenant, on s'habitue. Moi, me recevoir un coup de Hauffer, cela ne me fait même plus mal. Dès fois même, j'en rigole. Le truc, c'est qu'au début, je n'amenais pas beaucoup de copines à la maison. Pendant la période du Cycle, j'évitais d'amener des copines à la maison. Puis, en neuvième, j'ai commencé à dire à deux-trois copines de venir. Et quand je suis arrivée au Collège en première, là il y a plus de filles qui sont venues. Un jour, il y a une amie qui était très proche qui était là. Je lui ai dit : « Fais attention, mon frère est autiste, des fois, cela lui arrive de donner des coups ». Elle m'a dit : « Oui, oui. ». Mais elle n'était pas sur ses gardes. Avec*

*Hauffer, il faut toujours être sur ses gardes. Il peut être très tendre, mais même dans ce moment de tendresse, il faut garder un œil ouvert. Parce que ça part vite. Finalement, ma copine s'est prise une claque. Bizarrement, j'ai rigolé et elle l'a très bien pris. Maintenant, j'amène beaucoup plus de monde. Ils sont tous avertis. Quand ils prennent des coups, ils le vivent bien.*

- *Donc vous avez finalement une certaine facilité à en parler avec vos amis ?*
- Maintenant oui. Avant non.
- *Cela vous permet de dédramatiser la situation ?*
- Oui. Et de vivre aussi. Par exemple, quand j'emmène Hauffer au parc, on y va à des heures où il y a peu de monde. Parce que franchement ce n'est pas possible. Quand il va au parc, il a l'impression que les jeux sont à lui. Dès qu'il voit quelqu'un, il y a une forme de jalousie. Il ne supporte pas et il tape. Alors j'y vais quand il n'y a personne. Je me suis rendue compte que le fait de le cacher, ce n'était pas bon. Je m'interdis beaucoup de choses déjà. Mais cela n'en vaut pas la peine. Mon frère n'est pas un monstre. Même si bizarrement la société n'accepte pas beaucoup les enfants handicapés comme lui. Il m'est arrivé une fois une histoire dans le bus. Il revenait d'un centre aéré avec Cap-Loisir. D'habitude, c'était mon père ou ma mère qui le prenaient mais là, ils ne pouvaient pas. Alors j'étais avec lui dans le bus. Là, il a commencé à pleurer, puis à taper une dame, j'étais gênée, je lui ai expliqué la situation. Mais derrière, il y avait un monsieur qui rigolait. J'avais seize ans à l'époque. Je suis descendue du bus, je ne pouvais pas faire autrement, je ne devais pas descendre là mais tout le monde me regardait, avec l'autre qui rigolait, j'ai craqué. La société n'accepte pas la violence de Hauffer mais les personnes qui m'entourent l'acceptent. Il y a certaines de mes copines qui l'adorent, qui le trouvent chou. J'ai même une copine qui a décidé de faire son travail de Matu sur Hauffer, sur les onze premières années d'un enfant autiste. Au départ, comme il n'y avait pas de personnes mentalement handicapées dans sa famille, elle ne voyait pas la difficulté. Elle s'imaginait que j'avais une vie totalement normale. C'est en commençant à venir à la maison qu'elle s'est rendu compte que non. Je ne peux pas me permettre tout ce qu'elle peut se permettre. Tout comme mon père, ma mère. Notre vie est calquée sur celle d'Hauffer. Quand elle a compris tout ça, ça l'a touché. Alors maintenant elle fait ce travail sur Hauffer. Et moi, de lui parler, ça m'aide aussi. Avant, je ne pouvais pas dire deux phrases sans devenir une vraie fontaine. Maintenant cela va déjà mieux. Je ne m'en cache plus.
- *Vous m'avez dit que ce n'était pas facile pour vous de vivre avec le regard des gens. Comment cela se passe dans votre quartier ? Je crois que vous avez une anecdote révélatrice de tout ça ?*
- Oui. Il faut savoir que la semaine mon frère n'est pas là. Il est dans son institution à Fribourg. Les gens du quartier ne le voient que le week-end. La dernière fois, je lui donnais son bain, je le séchais, et l'habillais. J'avais les clefs de la maison sur moi et je les ai posées dans la douche. Le temps que j'aille à la cuisine chercher ses médicaments, il a pris les clefs et est sorti de la maison. Quand je l'ai retrouvé, il était presque au niveau de la route de la Servette après être passé au tabac d'à côté. En revenant je suis passée payer au tabac ce qu'Hauffer avait pris et la dame du tabac m'a dit qu'il y avait des rumeurs dans le quartier qui disaient qu'Hauffer était enfermé et que quand il sortait, c'était pour essayer de se sauver. J'ai dû tout lui expliquer. Qu'Hauffer est

handicapé, qu'il est enfermé, qu'il est en institution la semaine. Hauffer peut passer facilement douze heures non-stop dehors. Après, il peut être minuit, il peut pleuvoir, neiger, il va quand même ressortir. Pied nus dans la neige, c'est quelque chose qu'il a déjà fait. Quand il est parti en Afrique avec mon père, il y a deux ou trois ans, c'était différent. Là-bas, nous avons une maison. Hauffer peut se promener dans le quartier. Parce que tout le monde se connaît. Ici, la voisine d'en face ne va pas surveiller mon frère, elle a sa vie et a probablement déjà assez de problèmes comme ça. Il y a une véritable différence culturelle. C'est dommage. Parce que c'est vrai d'un côté les gens ont l'impression qu'on l'enferme. Mais si on fait des choses dans notre coin, cachés de leur regard, c'est pour leur éviter des coups. Et après il y a ces ragots. Moi, cela m'a choqué.

- *Est-ce qu'il y a eu des évolutions dans le comportement d'Hauffer ici ou à l'institution ? Est-ce que ce sont des choses dont vous discutez avec vos parents ?*
- *Il est très différent entre ici et l'institution. Il sait qu'ici à la maison, il est chez papa maman. Il en fait un peu à sa tête. Par rapport à cette évolution, je suis assez pessimiste. Il y a des choses qu'il faisait à cinq ou six ans qu'il peut se remettre à faire. On a donc l'impression que d'un côté il évolue mais il y a toujours des choses qui reviennent. Par rapport au dialogue avec mes parents, avec mon père, c'est bizarre parce qu'on n'en parle pratiquement pas. Je ne lui ai jamais demandé comment il prenait le fait qu'Hauffer soit handicapé. C'est pourtant son seul fils. Dans l'année de naissance de Hauffer, on a eu plein d'amis qui ont eu des garçons. Souvent il va au foot avec eux. Je me dis que cela doit quand même lui faire mal que son seul et unique garçon soit handicapé. Avec ma mère, on se prend souvent la tête. C'est toujours à cause de la religion. Ma mère espère toujours un miracle concernant Hauffer. En particulier au niveau de la parole. Moi, j'ai accepté Hauffer comme il est, mais ma mère non.*
- *La religion, la spiritualité est souvent un refuge pour pouvoir accepter une situation aussi difficile que celle-là.*
- *Moi, la seule amélioration que je voudrais avec Hauffer, c'est qu'on arrive à mieux communiquer. Parce que cela doit être très frustrant pour lui. Puis cette violence aussi. Le plus difficile, ce n'est pas quand il nous tape, c'est quand il se tape. Dans ma tête, je me dis : « Mais qu'est-ce que tu fais ? ». Je sais qu'on ne peut pas toujours tout comprendre. C'est une forme d'autopunition. Je ne sais pas ce que c'est.*
- *Il faut entendre la violence comme un mode de communication. C'est une manière d'exprimer quelque chose.*
- *Qu'il n'est pas content ?*
- *Qu'il n'est pas content, qu'il est frustré, qu'il ne comprend pas quelque chose, même peut-être qu'il a trop d'émotions et qu'il n'est pas en mesure de les gérer. C'est un véritable langage à décrypter. Evidemment c'est facile pour moi de dire ça, je ne suis pas impliqué émotionnellement. Mais il faut dans la mesure du possible essayer de comprendre dans quelles situations il est violent. Parce qu'il faut trouver des moyens pour sortir de ce cercle-là. Même si vous dites que vous acceptez, que ça va, que ce n'est pas grave. Quand il aura vingt ans, ce sera autre chose. Néanmoins vous*

*devez continuer à dédramatiser malgré tout. Il est très positif que vous réussissiez à en parler à vos amies. C'est déjà le premier pas pour avancer. Après, il faut voir comment vous allez avancer tous ensemble pour qu'il y ait une amélioration dans son comportement.*

- *Franchement l'amélioration avec Hauffer au niveau de la violence, je ne vois pas comment elle va se produire. Parce que je ne sais pas comment me comporter avec lui. Par exemple, j'ai une copine qui se prend toujours des coups parce qu'il sent qu'elle a peur. J'ai une cousine qui par contre sait se fait obéir. Ma copine, dès qu'elle le voit, tourne autour de la table. Hauffer, il le voit et ça l'amuse. Mais même avec les personnes qui savent lui dire non, il peut y avoir des coups.*
- *Est-ce que vous savez comment ça se passe dans son institution ? Est-ce qu'ils vous donnent des clefs pour réagir face à cette violence ?*
- Dans l'institution, Hauffer sait qu'il est soumis à un certain nombre de règles. Dans le sens où il a des heures précises pour manger. Il sait ce qu'il doit faire. Ici, il y a très peu de règles, mes parents ont discuté avec ses éducateurs sur ce qu'il font là-bas mais bon, cela s'arrête là. Pour moi, ce n'est pas toujours facile qu'il soit en institution. C'est compréhensible qu'on veuille se décharger. Mais d'un autre côté, je me dis que c'est comme si on s'en débarrassait un peu. J'ai toujours en moi ce petit remord. Si les médecins avaient plus clairement diagnostiqué ce qu'il avait, il aurait plus vite été dans une école pour autiste. Et aujourd'hui si cela ne va pas très fort, c'est selon moi parce qu'il y a eu trop de temps avant qu'il soit placé dans une institution adaptée. Comme je dis à mes parents en rigolant, si vous étiez aux Etats-Unis, vous seriez milliardaires aujourd'hui.

Entretien avec Germaine Duruz

Cet entretien s'est déroulé au domicile de Madame Duruz en présence de son mari.

- *Pour commencer, pouvez-vous nous présenter votre fils ? Qui est-il ? Quel âge a-t-il ?*
- Lorenzo a 16 ans. C'est un adolescent autiste qui ne parle pas, qui arrive à communiquer par des gestes, mais qui refuse beaucoup d'autres façons de communiquer, par images, par écrit... Il en est capable mais il refuse assez vite de faire des efforts. On a fait beaucoup d'essais mais c'est difficile d'établir une communication autre que celle qu'il a choisi. Il est vraiment pas évident de le motiver. Ces derniers temps, il a quand même fait beaucoup de progrès dans l'autonomie. Lorenzo est en même temps très chou et terrible. Il a deux côtés.
- *Pouvez-vous nous retracer les différentes étapes qui dans son comportement dénotaient une certaine agressivité ?*
- Assez vite, j'ai vu de l'agressivité. Vers cinq-six ans, il commençait à taper les petits enfants, à les pousser. On sentait une pulsion quand il voyait un petit. Il poussait les enfants pour qu'ils tombent. Cela a posé des problèmes par rapport à la famille où il y avait beaucoup de petits enfants. On a essuyé des refus de nous voir parce que c'était trop difficile à gérer pour eux. Mais ces moments d'agressivité restaient des petits moments. C'est devenu beaucoup plus difficile quand il avait neuf ans, pas tellement à la maison mais surtout à l'école, il a été très violent. C'est peut-être dû au fait

qu'il y avait une discipline plus grande à l'école. A cause de sa grande violence, l'école a décidé de ne pas le garder. C'est pour ça que j'ai dû le mettre en institution, en internat, quand il a eu onze ans. C'est depuis ce moment là qu'il a été de plus en plus violent avec moi. Chaque fois que je le ramena à l'institution, il me tapait dans la voiture. Il n'acceptait pas que je le ramène dans l'institution. J'ai commencé à ne plus pouvoir me débrouiller toute seule. C'était dur. On a essayé beaucoup de choses pour calmer son agressivité. A la maison, il cassait des choses. Il cassait des fenêtres, des portes. Pour chaque refus, il essayait de taper les gens ou de s'attaquer aux objets ou de se mordre. On a essayé des médicaments. On a fait beaucoup d'essais. Apparemment, depuis six mois à peu près, il a une bonne médication qui a beaucoup d'effets positifs par rapport à son agressivité. Il n'est presque plus agressif. Il provoque un peu, me tapote un peu pour voir ma réaction. Il faut dire qu'on fait attention à ne jamais lui dire trop « non ». S'il veut quelque chose, il ne faut pas lui dire « non » directement sinon il se fâche. Il faut lui dire « Oui, oui, dans cinq minutes ».

- *La situation commence donc à se stabiliser.*
- Oui. Avant ça, il y a eu plusieurs phases. D'abord Lorenzo a eu un médicament, dès onze ans en fait, qui ne lui allait pas du tout. Un médicament soit disant pour l'aider à dormir mais il dormait de moins en moins. Au bout d'une année, j'ai pris les devants. Je lui ai donné un médicament qu'on avait prescrit pour quelqu'un d'autre pour le calmer, pour qu'il puisse dormir. Après un été, je n'en pouvais plus, je suis allée au SMP. Ils m'ont donné les coordonnées d'un médecin, cela n'a rien donné. Puis j'ai trouvé un autre médecin dont je ne peux pas donner le nom car il ne s'occupe que des adultes et qui lui m'a bien aidée. Le plus difficile a donc été de trouver un bon médecin qui connaît bien les enfants-adolescents, en fait surtout les adultes autistes et de faire en sorte que le médecin de l'institution de Lorenzo soit d'accord de collaborer avec lui. Tout cela a pris trois ans. Trois ans où cela n'allait pas avec de grosses difficultés. Moi, j'ai craqué. J'ai été malade pendant deux ans. Je n'étais plus capable de rien gérer. Ni Lorenzo, ni le reste. Lorenzo n'est pas venu à la maison pendant deux ans. Mais maintenant il revient. Et cela se passe bien. Je suis toujours un peu anxieuse. Parce qu'il faudra du temps avant que je reprenne confiance. Mais ça va.
- *Pendant le temps où cela allait mal mais qu'il venait encore chez vous, comment se passait vos journées ? Vous restiez avec lui à l'intérieur ou vous sortiez ?*
- On a toujours essayé de sortir le plus possible malgré les difficultés. Moi, je suis beaucoup sortie. Je suis allée toute seule en vacances avec lui. J'allais faire du vélo. Il allait aussi à Cap-Loisir, ce qu'il appréciait beaucoup. Avant, il voulait tout le temps aller au ski, maintenant il ne veut plus, il change, il se plaît maintenant dans son institution, ce qui est une bonne chose. Aujourd'hui, quand on y va, il ne fait plus d'histoire. Mais on a vécu des périodes très difficiles. Il y a des moments où j'ai téléphoné aux urgences pédiatriques ici. Je n'en pouvais plus. Il y a trois ans, il est venu un week-end à la maison et j'ai dit non, je ne peux plus, je téléphone à l'institution, je n'y arrive plus, cela va péter. Et puis sentant le fait que je sois fragile, Lorenzo était désécurisé et en rajoutait. Aujourd'hui les choses ont changé. Jean, mon mari, est là. Il arrive très bien à le cadrer, à le canaliser.



- *Est-ce que c'était un sujet que vous arriviez à aborder avec vos amis ou avec votre famille, toutes les difficultés que vous rencontriez avec Lorenzo ?*

Avec ma famille, pas beaucoup. Ils m'ont vite laissée seule avec mon problème. Avec mes amis, j'en ai beaucoup parlé. Ils voyaient bien que certaines fois, j'avais les bras couverts de bleus. Quand Lorenzo me tapait, je me défendais en mettant mes bras en avant. Des amis me disait : « Cela ne va pas. Tu ne peux pas continuer comme ça ! ». Mais je ne savais pas comment faire autrement. Je continuais...

- *Avec l'institution de Lorenzo mis à part le médecin avec lequel vous aviez des difficultés, aviez-vous des échanges ?*

- On a toujours essayé de comprendre chacun de son côté. Ils me donnaient des conseils. Moi, j'essayais de dire ce que je ressentais. Eux pouvaient être très durs avec Lorenzo. Ils pouvaient l'enfermer dans sa chambre pendant deux heures. Ils pouvaient le faire là-bas. Personne n'allait leur dire quoi que ce soit. Ici, c'est impossible, je ne peux pas laisser Lorenzo crier pendant deux heures. Il a donc été plus cadré en institution. En même temps, c'est depuis qu'il était là-bas qu'il y avait plus de problèmes de violence ici. Il a très mal accepté la séparation. C'est encore quelque chose de difficile pour lui. Mais cela a pu être aussi un bien. Si j'avais continué à être avec lui, il n'aurait peut-être pas pu se détacher de moi. Il était toujours très collé à moi. Donc aussi le fait que je ne l'ai pas vu pendant deux ans, cela a permis une séparation qui maintenant est normale. Il a seize ans, ce n'est plus un gamin. Il aurait tendance à retomber dans des schémas d'un petit, qui va au lit et qui me demande que je me couche à côté de lui par exemple mais qu'il ne faut pas continuer maintenant. Parce que ce n'est pas normal. Même si moi, j'aurais plutôt tendance à dire oui et que je dois me forcer à dire non. On se sépare plus. Je crois que cela le fait grandir. Il doit trouver une autre manière d'être, des autres intérêts, des liens avec d'autres personnes.

- *Avec son institution, avez-vous cherché à déterminer précisément pour quelles raisons Lorenzo tape et s'il n'y avait pas d'autres moyens de le faire exprimer ses sentiments ?*

- Ils ont tout essayé. Il y a toujours des endroits où cela marche bien. Mais tout ce qu'on lui proposait pour communiquer, il n'a pas voulu. Dont la communication facilitée, il le faisait avec moi après il n'a plus voulu. A l'institution, il a été très violent avec la personne qui le faisait. Il n'a pas pu continuer. On essayait de le comprendre mais ce n'était facile. Il change assez vite. Il faut le suivre. On met quelque chose sur pied. Ça marche. Deux mois après, cela ne marche plus. Il faut trouver autre chose. Il a toujours été dans des phases comme ça. Il fait d'immenses progrès et puis tout d'un coup, plus rien. Pourtant, on sent qu'il aimerait parler. Quand je l'ai au téléphone, il essaie de parler mais il n'y a rien qui sort. Il fait des mouvements avec la bouche mais il n'y a pas les sons qui viennent avec.

- *Qu'espérez-vous pour le futur ?*

- J'espère qu'il pourra continuer à être calme comme il est maintenant. Et heureux, on le sent plus heureux aujourd'hui, plus à l'aise, il sourit de nouveau. C'est tout ce que je peux espérer. J'aimerais aussi qu'il y ait un véritable service médical pour les enfants et les adolescents. Il existe un service médical pour les adultes. Mais pas pour les adolescents, ni pour les enfants. Les services qui s'occupent d'eux ne sont à mon avis pas adaptés. Parce qu'ils ne voient l'autisme que d'un point de

vue psychanalytique. Mais nous on a besoin d'être aidé. Un enfant qui ne dort pas pendant des années, cela use les parents. On a besoin d'aide pour que l'enfant puisse dormir, avoir moins de problèmes de comportement. Ces problèmes de comportement ne viennent pas d'un problème psychanalytique mais d'un problème médical lié au handicap. Là, je pense que les médicaments peuvent aider. Il ne faut pas attendre dix-huit ans pour les donner. Il y a longtemps qu'on essaie de mettre un service médical sur pied en Suisse romande ou par canton et qu'on n'y arrive pas. Pour diverses raisons, de disponibilités des gens entre autre. C'est un travail de longue haleine et on n'est pas arrivé dans les associations à avoir la motivation pour aller jusqu'au bout d'un projet. Il faut une impulsion qui soit là pendant assez longtemps pour que les politiques s'y intéressent. Il y a quelque chose qui manque.

#### Entretien avec Régina Vatin

C'est face à la cathédrale sur un banc que s'est déroulé cette entretien avec Régina Vatin, la maman de Fiona.

- *Pouvez-vous commencer par nous présenter votre fille ?*
- Il s'agit de Fiona qui a 28 ans cette année. Elle a été depuis l'âge de deux ans prise en charge par différentes institutions genevoises, puis par Perceval à Saint-Prex. Depuis l'âge de 21 ans, elle est dans un foyer de vie en France. Fiona était au départ une petite fille tout à fait calme, silencieuse, riieuse. Lorsque nous avons constaté son autisme, elle était toujours silencieuse à part quelques mots bien distincts, presque des phrases. A ce moment-là, il n'y avait rien de problématique au niveau moteur. Son autisme s'est manifesté de plus en plus fort au fur et à mesure qu'elle avançait en âge. La première expression de violence à proprement parlé, c'était minime. Elle avait deux ou trois ans et elle avait mis sa chambre complètement à sac. On s'est dit qu'elle devait avoir eu une colère. Puis pendant longtemps rien. La deuxième expression, c'était quand elle était à l'hôpital de jour « Clairival ». L'après-midi au retour du bus, on m'a rendu Fiona complètement en lambeaux. Elle avait déchiré tout ses vêtements et c'était assez fascinant de voir quelle application elle avait mis pour le faire. Progressivement, à des moments difficiles pour elle de frustration ou de disfonctionnement, elle a commencé à détruire des objets. Elle a évolué vers la destruction des vêtements d'autrui, des vêtements qui pouvaient être suspendus dans des penderies ou ailleurs. Elle a arraché des boutons, déchiré des fermetures éclairs, défait tous les lacets de chaussure. Nous sommes alors passés par une phase plus ouvertement agressive envers les personnes de son entourage et aussi quelques fois lors de promenades dans la rue où parce qu'il y avait un moment difficile, elle attaquait littéralement les passants. Cette phase s'est poursuivie tout en continuant la destruction d'habits et s'est cristallisée sur des périodes de un mois à six semaines où cela pouvait être très intense. Ces expressions de violence ont commencé alors à se manifester sur elle-même. Elle s'est mise à s'arracher les ongles. Les ongles des mains. Les ongles des pieds.
- *Vers quel âge, cela a commencé ?*
- Je crois que les premières fois, c'était vers quinze-seize ans. Mais là aussi, c'était un ongle d'abord. Puis après plus rien. Puis après plusieurs. Nous avons passé des mois, voir même une année sans

qu'elle recommence. Mais le lacérage des vêtements a continué pendant ce temps ainsi que les agressions envers les personnes. Dernièrement, c'est-à-dire depuis environ une année, le déchirement des vêtements a énormément diminué et est devenu vraiment très sporadique. L'agressivité envers les personnes a beaucoup diminué aussi mais les coups peuvent toujours partir dans les moments de frustration aiguë. La violence contre elle-même, s'arracher les ongles, ça continue. On a essayé de verbaliser ce problème mais elle refuse d'en entendre parler. Cela la gêne énormément. Donc conséquence lorsqu'on lui parle de ça, elle se sauve et elle s'isole dans un endroit où elle peut le faire tranquillement. Notre attitude dans le premier stade de violence envers les objets était de s'interposer, d'éviter qu'elle se fasse mal. A ce moment-là, on était encore plus fort qu'elle et on pouvait lui dire : « Je suis plus fort que toi, tu peux y aller, je suis là pour te protéger ». Nous avons eu des affrontements assez difficiles. Mais ensuite, cela l'a rassurée. Je crois qu'elle sentait qu'elle avait quelqu'un à côté d'elle, qui était là pour la soutenir dans cette situation difficile. Pour l'agression des personnes, le premier réflexe était évidemment de s'interposer, de présenter ses excuses aux personnes présentes dans la rue. C'était plus facile avec les personnes averties. C'est-à-dire au foyer et aussi dans les camps de insieme. Mais cela me faisait toujours mal au cœur de voir des moniteurs après un camp avec pleins de bleus, des morsures, des griffures. Vis-à-vis de la violence contre elle-même, il n'y a pas grand chose qu'on puisse faire. On a parlé avec les responsables du foyer, avec la psychologue et on n'a pas trouvé de manière pour gérer ce problème autre que de soigner les plaies, essayer de verbaliser même si elle ne souhaite pas écouter. Là, on est vraiment démuné. On ne sait pas comment le maîtriser. Au premier abord, pour des parents d'enfants autistes, cette violence pouvait être assez surprenante parce que quand Fiona a été qualifiée d'autiste, on ne savait pas qu'ils pouvaient être violents. C'était donc une découverte pour nous. Mais aussi pour beaucoup d'autres personnes, même pour les professionnels. Il y a eu un point de vue caractériel qui a été mis en avant. Mais finalement, les professionnels ont dû se ranger à l'évidence que cette violence est uniquement liée à un dysfonctionnement rattaché à son autisme. Dans les moments où elle est bien, il n'y a pas de violence. Si elle est dans une situation où elle a une activité qu'elle aime bien, comme faire du cheval, écouter de la musique, faire de la natation, elle est tout à fait calme.

- *Est-ce qu'il s'agit d'un sujet dont vous arrivez à parler facilement auprès de vos proches, de votre famille ?*
- Disons que c'était un problème d'en parler quand vraiment la violence était tournée vers les autres. Là, c'était compliqué parce qu'il fallait expliquer un comportement à des gens qui le plus souvent avait l'impression que c'était de la méchanceté, enfin tout ce qui entre dans le cadre caractériel qui amenait cette violence. Aux proches, on leur expliquait qu'elle était dans une phase difficile, le mieux qu'on puisse faire, c'est de l'accepter telle qu'elle est. A priori, nous n'avons pas besoin de parler pour nous soulager. Nous arrivons à faire le tour entre nous parents. Mais cela, c'est très personnel. Il y a d'autres personnes qui ont besoin d'évacuer immédiatement. Mais moi, dans des situations comme ça, je ne pouvais pas parler.
- *Parce que cela représentait pour vous un tabou ?*

- Parce que pour moi, par exemple les premières manifestations de violence où il fallait la protéger, arrêter sa violence, nous avons pu le faire uniquement en lui opposant notre violence et ça, c'est très difficile. Surtout parce que ni l'un ni l'autre ne pensons être violents. Mais il a fallu recourir à ça parce que nous n'avions rien d'autre pour garder la situation en main. Autrement pour présenter des excuses, expliquer la situation à des tierces personnes, nous sommes adultes. Cela se discute. Cela se plaide. Ça va. Quant à la violence contre elle-même, cela m'est très difficile parce que je n'ai rien à offrir. Lorsque Fiona est avec nous et que nous sommes en voiture pour faire un trajet, il arrive que je sois assise à côté d'elle au fond de la voiture et à un moment donné, elle a très envie d'enlever sa chaussette pour s'arracher encore un ongle. Alors je suis la maman qui dans des moments comme ça lui dit : « Tu sais, je peux le voir, tu peux y aller ». Ensuite elle s'attaque à son ongle. Elle le garde précieusement dans sa main. Ça peut durer deux heures. Dès que la voiture s'arrête, elle court dehors pour chercher un endroit sympathique à ses yeux et y déposer ce morceau d'elle-même.
- *Pour terminer, j'aimerais savoir quels liens vous avez eu avec les différentes institutions où Fiona a pu vivre ? Comment cela se passe finalement entre les éducateurs et vous au niveau des échanges d'informations ? Est-ce qu'ils vous aident ? Est-ce qu'ils sont là pour vous donner des clefs pour avancer ?*
- Tout au long de son parcours dans les institutions genevoises, il y avait des entrevues programmées très régulièrement. Nous nous sommes toujours rendus à ces réunions qui par moments nous pesaient beaucoup parce qu'on avait l'impression qu'on était là pour rassurer les éducateurs et ceux qui étaient autour plutôt que pour avoir un bénéfice pour nous-mêmes. Après à Perceval, la politique était de dire : « Pas de communication avec les parents ». Nous avons dit : « Cela ne nous convient pas. Nous allons vous appeler et nous allons parler ». Et ils ont accepté de nous parler. Apparemment on était les premiers parents à passer outre cette politique. En général, on avait toujours suffisamment d'aisance avec les uns et les autres pour leur dire : « Si vous avez un problème, appelez-nous, on en parle, on vient, on prendra le temps qu'il faut. Ce qui prime, c'est que tout le monde puisse bien s'occuper de Fiona ». A priori, nous n'avons pas rencontré de difficultés. Quant au bénéfice pour nous, je dirais qu'il est moyen. Il y a peu de situations où on m'a vraiment réconfortée. Je voudrais juste en citer une qui était catastrophique. Fiona avait 6 ans. Je m'étais cassé l'omoplate et était donc immobilisée. Une théorie disait qu'apparemment pour les enfants autistes de voir la maman inactive était désastreux. Nous avons à ce moment-là demandé une réunion avec tous les intervenants et j'en suis ressortie très frustrée parce que je n'ai pas pu obtenir de réponse à ce questionnement. A ce moment-là, la violence chez Fiona était en augmentation. On a tout mis sur la table mais on ne nous a pas donné de solution. Malheureusement, il semble que dans les situations de violence, il n'y a pas de recette pré-établie.
- *Je crois savoir que l'institution où est Fiona maintenant, c'est elle qui a choisi d'y aller.*
- C'est juste.
- *Comment cela a-t-il pu se faire ?*

- Fiona est arrivée à la limite d'âge à Perceval. Nous avons trouvé une institution qui accueille Fiona en France. Il a été convenu avec le directeur de cette institution que Fiona vienne passer quelques jours dans les lieux. Nous sommes donc allés voir cette institution avec notre fille. Nous sommes restés dix minutes dans le bureau du directeur qui nous a ensuite accompagné vers un des lieux de travail. C'était une serre. Fiona a piqué une telle crise qu'il nous a fallu quatre personnes pour l'évacuer. Je craignais que cette serre ne s'effondre sur tout le monde. Nous avons alors dit au directeur : « C'est sans espoir, on la ramène ». A partir de là, nous avons essayé de trouver une autre institution. Par chance, nous en avons trouvé une dans le sud de la France avec une psychiatre extraordinaire qui nous a dit de venir les voir. Elle nous a reçu dans un bureau. Fiona était tout à fait à l'aise. Cette dame nous a proposé de venir visiter les lieux parce que cette institution n'était pas encore ouverte. Elle était en chantier. En arrivant Fiona ne voulait pas sortir de la voiture. La psychiatre est allée vers Fiona. Elle lui a parlé. Fiona a alors décidé de sortir de la voiture. Nous avons fait le tour des lieux. Fiona était de plus en plus détendue, souriante. Cela s'est bien déroulée et c'est ainsi que Fiona a décidé d'aller dans ce lieu.
- *Et depuis qu'elle est là-bas, est-ce que cela va mieux ?*
- C'est la huitième année qu'elle est là-bas et depuis, nous sommes toujours allés vers le mieux. C'est une pente douce et continue vers le mieux.

*Propos recueillis par Jérôme Richer*

### **Une approche originale de la violence : la formation-consultation APIC**

Dans le cadre de notre dossier, nous avons souhaité mettre en avant le travail exemplaire autour de la violence exercé par la Formation-Consultation APIC. Marc Pelletier qui est un membre de cette organisation est l'auteur de notre éditorial. Le texte qui suit est un texte explicatif des activités de cette organisation. Notons que cette formation originale nous vient du Canada.

#### **Une maison d'expérience**

*Formation-Consultation APIC* dispense de la formation en matière de contrôle de comportements agressifs. D'abord connue sous le nom de ENSEIGNEMENT RH QUEVILLON, notre organisation voit le jour en 1981 sous les demandes pressantes des milieux de la santé particulièrement, qui éprouvaient des besoins de contrôle de clientèles agressives. Subséquemment, nos formations ont aidé les centres hospitaliers, milieux carcéraux, centres jeunesse, milieux scolaires et autres, à mieux gérer les divers incidents agressifs qui se rencontrent au fil des jours. Récemment, *Formation-Consultation APIC* a été accrédité par l'organisation SOFEDUC en raison de l'excellence de ses programmes et la qualité de sa démarche. Il est maintenant possible à *Formation-Consultation APIC* de décerner des unités d'éducation continue (UEC) reconnues par nombre d'employeurs.

La philosophie APIC prône des notions de respect et de protection, à la fois de l'utilisateur et de l'intervenant. Cette philosophie dégage des principes qui guident et facilitent les actions des intervenants lors d'incidents agressifs ou violents. La prévention est l'essence même du contenu de la formation APIC. C'est pourquoi, il est contre nos principes de dispenser de la formation sur le contrôle physique sans insister largement sur la prévention et le contrôle psychologique au premier chef.

Le programme de formation APIC associe trois principes de base: une Approche sécuritaire, une Action préventive et une Intervention contrôlée. Le programme est conçu comme un outil, un cadre de référence pouvant répondre au phénomène de la violence dans les différents milieux de travail. Le programme A.P.I.C. vise le maintien d'une communication dynamique avec un usager qui, de façon ponctuelle, devient agressif verbalement et/ou physiquement et nécessite une intervention de contrôle immédiate. Le fait d'éviter des attitudes «dominant – dominé» ou d'éviter de développer des tentatives de prise de contrôle ou de confrontation, contribue à sauvegarder la relation établie entre l'usager et l'intervenant.

Tant que les milieux seront axés sur la technologie, la performance, les structures, les statistiques et la tâche plutôt que sur la qualité de service à l'utilisateur, tant que nous ne remettrons pas en question, nos habitudes et nos comportements, et ce, avec une ouverture d'esprit et une volonté ferme de changer, nous continuerons à vivre des situations de crise. Cet exercice de remise en question de nos façons de faire, constitue un défi qui ne peut avoir que des retombées très positives.

Ce n'est pas une mince tâche, mais c'est à ce prix seulement que nous créerons un milieu propice à la communication et un environnement sécuritaire.

#### Des objectifs ambitieux

Notre entreprise, à travers ses divers programmes de formation vise à:

- réduire le nombre et la sévérité des accidents de travail et des cas d'épuisement professionnel;
- développer un environnement de travail sécuritaire;
- augmenter la crédibilité du personnel lors d'intervention;
- assurer le respect mutuel entre les intervenants lors d'intervention;
- développer une attitude positive et aidante pour le client;
- faire prendre conscience de l'importance de la communication.

#### Des services adaptés

##### Formation sur mesure

La formation sur mesure permet de répondre de façon plus adéquate aux besoins spécifiques d'une organisation. Suite à une analyse des besoins, un programme particulier est élaboré. Ce programme toujours basé sur les mêmes principes fondamentaux de prévention, de sécurité et de respect mutuel permettra de tenir compte des acquis des participants tout en les amenant à un plus haut niveau de compétences en matière de contrôle de comportements agressifs. Ces formations ont lieu généralement aux lieux et dates déterminés par le client et regroupent un maximum de 18 participants.

##### Formation session publique

La formation en mode session publique permet d'offrir différentes formations à des organisations ne pouvant constituer des groupes de 12 à 18 participants en raison de la taille de l'organisation ou encore de la possibilité de libérer autant de participants à un même moment. À une date et en un lieu déterminés par Formation-Consultation APIC, sont regroupés un certain nombre de participants ayant, dans la mesure du possible, des profils et des besoins semblables.

### Consultation

Formation-Consultation A.P.I.C. offre aussi des services de consultation en matière de gestion de comportements agressifs. Un horaire différent, un aménagement, des procédures différentes peuvent quelquefois simplifier considérablement la gestion des comportements agressifs d'une clientèle donnée.

### Formation de personnes ressources

Certaines grandes organisations ayant un grand nombre de personnes à former ont quelquefois avantage à former des personnes ressources qui pourraient, au sein de leur organisation, diffuser certains programmes A.P.I.C.

### Une équipe expérimentée

Nos **formateurs** sont tous des gens certifiés A.P.I.C. qui ont, généralement, une formation collégiale ou universitaire. Ce sont des psycho-éducateurs, des enseignants, des travailleurs sociaux qui ont acquis l'expérience de divers milieux où se recrute notre clientèle.

- Déficience intellectuelle
- Éducation, primaire, secondaire, etc.
- Santé, psychiatrie, urgence, etc.
- Centres de réadaptation
- Institutions carcérales
- Organismes gouvernementaux

Cette équipe est secondée dans sa mission d'un **conseiller pédagogique** qui veille à adapter les divers programmes aux besoins spécifiques de chacune des organisations ou de clientèles particulières. De plus, ce dernier a la responsabilité d'élaborer des moyens d'évaluation permettant de mesurer les apprentissages ou le degré de satisfaction des participants.

[www.prevention-apic.qc.ca](http://www.prevention-apic.qc.ca)

### La violence dans les séjours de vacances organisés par insieme-Genève

Ce dossier consacré à la violence, nous permet aujourd'hui d'aborder certains questionnements liés à notre prise en charge des personnes mentalement handicapées durant nos séjours de vacances.

Tout d'abord, il me semble essentiel de rappeler que nous accueillons dans nos séjours les enfants de nos membres, tels qu'ils sont, tout en leur permettant de passer des bons moments de loisirs. Comme mentionné dans le dossier, nous avons parfois à faire face à des situations de violence qui ne sont pas toujours évidentes à gérer. En général, nous savons que ces situations peuvent arriver et nous avons récolté le maximum d'informations auprès des familles ou des équipes éducatives de manière à mieux connaître les éléments déclencheurs d'une éventuelle crise et éviter ainsi de mettre la personne dans une situation qu'elle ne peut pas gérer.

Je crois que pour chaque personne que nous accueillons les comportements violents ont des significations très différentes et nous nous devons dans un premier temps d'essayer de comprendre la problématique de chacun, de l'expliquer aux moniteurs, de trouver des outils nous permettant de répondre au mieux aux besoins de la personne afin d'éviter les crises de violence qui sont, en général, difficiles à vivre par tous (la personne mentalement handicapée, les autres vacanciers s'ils sont

présents, les moniteurs et les personnes extérieures aux séjours lorsque ces crises arrivent dans un lieu public).

Les comportements violents, nous ne sommes pas tous "équipés" de la même manière pour y faire face. En effet, nos moniteurs sont en général des étudiants venant d'horizons très différents et qui n'ont pas forcément eu des expériences avec des personnes mentalement handicapées auparavant. Certains n'ont jamais été confrontés à des situations de violence. Ces comportements peuvent alors les troubler, les impressionner, leur faire peur, parce qu'ils sont méconnus et pas toujours compréhensibles. C'est pourquoi il est important de pouvoir les informer sur les risques éventuels afin qu'ils ne se sentent pas complètement démunis en cas de crise et de pouvoir leur transmettre les différentes manières d'intervenir dans ces situations. Si une crise a été vécue dans la journée, nous en parlons alors au moment de la réunion, de manière à ce que chacun puisse faire part de ses impressions, de son ressenti et de ses observations. Ainsi, nous pouvons ensemble analyser la situation et réajuster notre intervention.

Lorsque nous n'arrivons pas à émettre d'hypothèses quant aux éléments qui ont pu déclencher une crise, de nombreux questionnements surgissent et restent parfois sans réponse. Le sentiment d'impuissance lié à ce genre de situation n'est pas toujours simple à gérer en équipe. Même si nous arrivons à limiter les comportements violents, il reste malheureusement toujours des situations pour lesquelles nous n'arrivons pas à trouver suffisamment rapidement les solutions adéquates.

Nous devons aussi préciser que pendant ce temps de vacances, les personnes mentalement handicapées ont un rythme différent de celui de l'institution et nous essayons de favoriser les activités qui répondent le mieux à leurs envies. De par ce fait, la personne a moins de contraintes et par conséquent n'a pas besoin d'exprimer son désaccord par des comportements violents.

Lorsque la personne se sent mal et le montre soit au travers de l'automutilation ou de comportements violents envers les autres qui se répètent très souvent, nous contactons l'institution ou la famille pour avoir de nouvelles pistes d'interventions. Si la personne continue à se sentir mal, nous pouvons aussi décider conjointement avec l'institution ou la famille d'un retour dans le lieu de vie. Dans ces moments là, il est important pour le vacancier de retrouver un lieu et des personnes connues qui l'aideront à retrouver ses repères et à aller mieux.

Nous avons aussi constaté que pour un grand nombre de nos vacanciers certains comportements ont des significations bien précises et sont pour eux un moyen de communication pas toujours adapté certes, mais le leur. En effet, des personnes ayant des problèmes de santé avaient tendance à nous le faire savoir par des troubles de comportement répétitifs. Ne pouvant pas exprimer leur mal, c'est un moyen qu'elles ont trouvé pour nous le faire savoir. Nous devons par conséquent être très attentifs à tous ces éléments. Certains enfants ou adolescents autistes accueillis dans notre séjour ont besoin d'un cadre très rigoureux pour se sentir mieux et avoir une meilleure compréhension des choses, pouvant ainsi mieux appréhender les activités. Si ce cadre n'est pas posé, les troubles de comportement augmentent et la situation devient invivable pour l'ensemble du groupe. Les nouveaux moniteurs ont parfois des difficultés à comprendre la rigueur du cadre, car sur un temps de vacances nous n'avons pas envie de mettre des contraintes. Cependant c'est le seul moyen pour que ces jeunes puissent profiter de ce temps de loisirs et se sentir bien.



Tiré du bulletin N° 177,  
juin 2003



*Les aînés d'aujourd'hui et de  
demain entre vieillesse et  
dépendance*

DOSSIER

L'accueil de ces personnes dans nos séjours ne va pas sans poser de question, c'est pourquoi nous avons organisé durant les deux dernières années une sensibilisation à la méthode APIC pour tous les responsables de séjours. Nous n'avons pas toujours les réponses aux problèmes, mais nous devons nous donner les moyens de préparer au mieux nos équipes tout en étant conscients que notre temps d'intervention est très court.

***Céline Laidevant***